

Les non-dits du marché

Collection
« Humus, subjectivité et lien social »
dirigée par Jean-Pierre Lebrun

*« Le savoir par Freud désigné de l'inconscient,
c'est ce qu'invente l'humus humain
pour sa pérennité d'une génération à l'autre. »*

(Jacques Lacan, « Note italienne », 1953)

Cette collection accueille des textes qui tentent de conceptualiser les effets de la mutation contemporaine du lien social sur la subjectivité. Son champ se situe à l'interface de la psychanalyse et des sciences sociales et, à ce titre, convoque dans le même mouvement les recherches de ces dernières et les élaborations – tant théoriques que cliniques – de la première.

Voir les titres déjà parus en fin d'ouvrage

Hervé Defalvard

Les non-dits du marché

Dialogue d'un économiste
avec la psychanalyse

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a vertical line through its center, followed by the lowercase letters 'rès' in a bold, sans-serif font.

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Illustration :

Le Caravage

Chapelle Contarini : la vocation de saint Matthieu

huile sur toile – 1598-1601

Détail

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3508-0

Première édition © Éditions érès 2008

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

PROLOGUE. UN ÉCONOMISTE EN PSYCHANALYSE.....	9
<i>La question en débat</i>	11
<i>Retour sur l'enfance de l'économiste</i>	16
<i>Avancées d'un économiste à l'écoute de la psychanalyse</i>	22
L'INAUGURATION PAR LES FEMMES	
DU LIBRE MARCHÉ DU TRAVAIL	35
<i>Bref retour sur le soubassement patriarcal du marché</i>	37
<i>L'appropriation de leur corps par les femmes</i>	44
<i>L'investissement éducatif personnel des jeunes filles</i>	58
<i>L'accès des femmes au libre marché du travail</i>	63
<i>Brèves ouvertures vers la psychanalyse</i>	70
L'EXTENSION AUX NON-OCCIDENTAUX	
DU LIBRE MARCHÉ DU TRAVAIL	75
<i>Critique de l'actuel concept</i>	
<i>de « mondialisation libérale »</i>	78
<i>Un point de bifurcation :</i>	
<i>l'après-Seconde Guerre mondiale</i>	89
<i>L'accès des jeunes issus de l'immigration</i>	
<i>postcoloniale au libre marché du travail</i>	96
<i>La nouvelle concurrence des salariés</i>	
<i>de l'Extrême-Orient</i>	105
<i>Ouvertures conclusives vers la psychanalyse</i>	118

TABLE DES MATIÈRES

LE RÈGNE DE L'OBJET SUR LES MARCHÉS.....	121
<i>Retour sur la logique signifiante et fantasmatique</i>	
<i>de l'objet</i>	125
<i>La civilisation techno-scientifique et ses objets</i>	135
<i>Quand les objets n'ont plus la parole</i>	146
<i>Le discours du Capitaliste relu par un économiste</i>	149
<i>Ouvertures sur les réalités du marché</i>	161
PSYCHANALYSE DES MARCHÉS.....	173
<i>Analyser les marchés comme un psychanalyste</i>	174
<i>Rencontres avec des résistances singulières</i>	
<i>à l'existence capitaliste</i>	180
Rencontre avec Isabelle Pivert, ex-consultante en stratégie....	182
Rencontre avec Édouard Tétreau, ex-analyste financier média..	183
Rencontre avec Thibault, ex-chef de rayon	
dans un hypermarché.....	191
Rencontre avec Fatima Elayoubi, ex-femme de ménage.....	197
Rencontres avec des ex-devenus institutrices ou instituteurs..	200
Rencontre avec le réel des rencontres sur Internet.....	203
<i>Organisation collective des résistances singulières</i>	210
Le pouvoir économique.....	215
Le pouvoir des femmes.....	230
Les mots du poète.....	236
ÉPILOGUE. LA FRANCE, LABORATOIRE	
DE LA DÉSOCCIDENTALISATION DU MONDE.....	245

À la mémoire de Roger Frydman

Pour ma sœur, Sylvette

« Si l'ère moderne a un sens,
c'est en raison de certains franchissements,
dont l'un a été le mythe de l'île déserte »

Lacan, *Séminaire XVI, D'un Autre à l'autre*

Prologue

Un économiste en psychanalyse

La psychanalyse intervient aujourd'hui dans la cité pour interroger les conséquences que les nouvelles modalités de fonctionnement du lien social produisent sur la construction subjective des personnes : la nouvelle société de marché, ayant émergé en France mais aussi ailleurs dans les dernières décennies du XX^e siècle, nous met-elle en présence d'un mutant ou conserve-t-elle les conditions qui jusqu'ici faisaient de l'homme un sujet ? À travers des articles dans des revues de sciences humaines ou dans des magazines de société, depuis des ouvrages savants et d'autres aux airs de manifestes à l'image de *L'homme sans gravité* de Charles Melman¹, jusqu'à un premier colloque international de « Psychopathologie et psychanalyse du lien social² », sinon toute la psychanalyse, du moins un courant en son sein, avance cette question dans le champ social. Qu'elle le fasse

1. C. Melman, *L'homme sans gravité, jouir à tout prix*, entretiens avec J.-P. Lebrun, Paris, Denoël, 2002.

2. Ce premier colloque international s'est tenu à Strasbourg les 16, 17 et 18 mars 2006 sous l'égide de l'équipe de recherche Psychanalyse, psychopathologie et psychologie clinique, de l'université de psychologie de Strasbourg. Il avait pour thème la question suivante : « Le sujet résiste-t-il à la nouvelle société de marché ? »

alors même qu'elle se trouve contestée sur la scène publique³ signale peut-être combien cette question dérange. Mais peu importe pour l'instant ! Il nous paraît plus intéressant d'observer qu'elle soutient cette question, d'une part à partir de sa pratique, et d'autre part à partir de la théorie lacanienne du sujet à laquelle elle la renvoie. À partir de sa pratique, elle multiplie les vignettes cliniques pour nous avertir que les patients qu'elle reçoit en analyse, les jeunes tout particulièrement, manifestent de nouvelles pathologies n'entrant plus dans les grilles du sujet névrosé classique, celui aux prises avec ses interdits, ses limites, ses fixations, ses refoulements. Différemment, dans cette nouvelle clinique, s'exprime plutôt un malaise touchant à l'absence de limites, à une identité indifférente à son origine, fluctuante, flexible, hésitante, y compris lorsqu'elle concerne le registre du sexuel. Toutefois, le constat de ces nouvelles pathologies ne devient une alerte sur l'avenir de l'homme comme sujet dans notre société que parce que la psychanalyse se réfère à une théorie du sujet qui est aussi une théorie du lien social. C'est là l'héritage de Lacan.

Comme économiste, j'ai approché l'héritage lacanien au cours d'un long compagnonnage, plus de dix années, dans un atelier de lectures dénommé l'Impossible, réunissant à Orléans, dans le cadre de l'association ALEF, des psychanalystes et d'autres participants sur la question du lien social et du sujet. Nous pouvons ramener cet héritage à l'idée d'une structure organisant aussi bien le social que l'individuel, le collectif que le singulier. Cette structure n'est autre que le langage, cet humus humain. Cette référence au langage comme architecture commune au sujet et au lien social autorise les héritiers de Lacan à apporter une lisibilité aux phénomènes actuels à une époque où, comme a pu le faire

3. Nous pensons notamment au récent ouvrage intitulé *Le livre noir de la psychanalyse : vivre, penser et aller mieux sans Freud*, sous la direction de C. Meyer, Les Arènes, 2005.

remarquer C. Melman, au cours d'une table ronde, « le marxisme a été effacé du tableau ». Du côté du lien social, une nouvelle configuration s'est mise en place dans les dernières décennies du XX^e siècle plaçant en son centre le libre marché. Depuis sa clinique, le psychanalyste en observe les effets. C. Melman parle ainsi de « nouvelle économie psychique », et affirme qu'elle a « le rapport le plus étroit avec le libéralisme économique [...]. Le libéralisme et le libre-échange ont des incidences subjectives directes sur ceux qui participent, *nolens volens*, à leur mise en place et à leur essor⁴ ». Sans pour l'instant entrer plus avant dans le territoire lacanien que l'on sait escarpé, nous voulons simplement retenir ici la portée de son interpellation. Énoncée parfois de façon catastrophiste, elle concerne la possibilité pour l'homme de rester un sujet de parole alors même qu'il se trouve plongé dans le langage du libre marché. L'aspect tout à fait crucial de ce questionnement explique qu'il soit aujourd'hui relayé et partagé aux quatre coins du domaine des sciences humaines et sociales.

LA QUESTION EN DÉBAT

Des sociologues comme A. Ehrenberg dans *La fatigue d'être soi*⁵, des philosophes comme M. Gauchet⁶, L. Ferry⁷ ou encore R.-D. Dufour⁸, des spécialistes du droit tel P. Legendre⁹, des géographes tel P. Beckouche¹⁰, des anthropologues tel M. Godelier¹¹, ont ainsi pris part à ce

4. *Op. cit.*, p. 213.

5. Poches, Odile Jacob, 1998.

6. *La démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, « Tel », 2002.

7. *L'homme-Dieu ou le sens de la vie*, Paris, Grasset, 1996.

8. *L'art de réduire les têtes*, Paris, Denoël, 2003.

9. *Sur la question dogmatique en Occident*, Paris, Fayard, 1999.

10. *Le royaume des frères. Aux sources de l'État-nation*, Paris, Grasset et Fasquelle, 2001.

11. *Métamorphoses de la parenté*, Paris, Fayard, 2005.

débat. L'ouvrage collectif dirigé par N. Aubert, dont le titre qualifie d'hypermoderne la condition actuelle de l'homme nous servira ici d'utile état des lieux¹². Il revint à A. Giddens d'avoir indiqué ce nouvel horizon en contestant que les temps présents constituent une rupture avec la modernité pour la raison qu'ils lui paraissent bien davantage en composer une radicalisation¹³. La raison critique et l'individualisation, ces deux fers de lance de la modernité, s'accélérent, selon lui, pour autorelativiser la modernité, pour démythologiser son mythe du progrès et son individu triomphant sous les certitudes de la science. Certains d'ailleurs choisissent pour qualifier notre époque le terme d'ultramodernité à l'image de F. Lenoir : « L'ultramodernité, c'est en quelque sorte la modernité sans l'espérance qui l'a fait naître¹⁴. » Mais quoi qu'il en soit des appellations, l'ère hypermoderne signale la fin de l'ère postmoderne, cette période de deuil encore empreinte du regret du héros moderne. En cette aube du XXI^e siècle, les cartes de la condition humaine sont donc redistribuées. Cette redistribution ne nous détache pas de la modernité mais nous y attache autrement : après la déconstruction opportune de sa croyance au progrès, un nouvel horizon de sens s'ouvre pour la condition humaine, certes moins enchanteur que les sirènes de l'illusion progressiste nous l'ont longtemps laissé croire. Mais quelles sont les coordonnées sociales de cette nouvelle condition hypermoderne de l'homme ?

Les réponses apportées par ces penseurs situés aux avant-postes de la condition humaine, au-delà de leurs variations locales, convergent pour désigner le marché

12. N. Aubert (sous la direction de), *L'individu hypermoderne*, Toulouse, érès, 2004.

13. A. Giddens, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994.

14. F. Lenoir, *Les métamorphoses de Dieu*, Paris, Plon, coll. « Hachette littérature », 2003, p. 211.

comme son nouveau lieu. Ainsi, dans son introduction à l'ouvrage collectif, N. Aubert se réfère à « la mondialisation toujours plus poussée de l'économie », à « la société d'hyperconsommation », ou encore au « triomphe de la logique marchande ». Elle rejoint ici la thèse de M. Gauchet selon laquelle « nous assistons à une intériorisation du modèle du marché aux conséquences anthropologiques incalculables ¹⁵ ». La boucle est bouclée puisque nous retrouvons le point de départ de la « nouvelle économie psychique », à savoir le marché libéral et mondial. Alors même qu'un constat unanime désigne le marché comme le vecteur sociétal de la nouvelle condition de l'humain, nous sommes toujours surpris de voir qu'aucun économiste ne prend part à ces débats ¹⁶, lui le spécialiste du marché. Notre ouvrage veut remédier à cette absence, poussé par deux convictions. D'abord que le marché est vu de bien loin par les sciences humaines et par la psychanalyse pour que ses conséquences sur la condition humaine puissent être appréciées à leur juste mesure. Ensuite que l'économiste, après avoir pris soin de réunir un outillage à même de lui permettre d'entendre les questions que lui adresse la psychanalyse à propos du sujet ¹⁷, est le mieux placé pour jeter un éclairage sur les

15. M. Gauchet, *La religion dans la démocratie*, Paris, Gallimard, 1998, p. 87.

16. Dans l'ouvrage collectif de N. Aubert, la place de l'économiste appartient à la liste des contributeurs mais elle y est occupée par un économiste se présentant aussi comme urbaniste et qui, à le lire, penche beaucoup plus du côté du second que du premier.

17. Nous devons à la table ronde organisée par l'association ALEF au printemps 1995 sur « L'actualité du malaise dans la civilisation » d'avoir rencontré R. Chemama qui y fut invité et d'avoir découvert à cette occasion son adresse aux économistes dans les plis d'un chapitre intitulé « Un sujet pour l'objet » de son ouvrage *Le discours psychanalytique*, Éditions de l'Association freudienne internationale, Paris, 1994. Voici très précisément les termes de cette adresse que nous avons bien souvent relue depuis : « Disons que dans ce discours (du capitaliste) il y a comme un biais, un biais par lequel est évitée toute séparation entre le sujet et l'objet. Nous irons vite sur la lecture de ce collapsus entre sujet

réalités du marché dont ses multiples variations rendent son objet insaisissable ; non qu'il s'agisse pour lui de faire toute la lumière au sujet du marché mais d'apporter une lueur par trop manquante dans l'Hexagone.

Si l'économiste est le grand absent de ces débats, remarquons d'abord que, déconsidéré par avance, il n'y fut guère convié. Par exemple, dans l'avant-propos à *L'homme sans gravité*, lorsque J.-P. Lebrun présente la liste des partenaires susceptibles de faire avancer la réflexion, il convie l'anthropologue, le juriste, le sociologue et laisse l'économiste, au mieux, dans les limbes de l'« et cetera ». Mais cet oubli de l'économiste provient du fait qu'il s'est mis lui-même hors sujet en plaçant son savoir sous l'emprise totale de sa mathématisation de plus en plus appliquée. Un exemple suffira à l'illustrer, celui du prix de thèse 2004 de l'AFSE (Association française de sciences économiques) qui a couronné un travail portant sur les décisions incertaines. Son auteur revendique, dans sa présentation reprise dans le quotidien économique *Les Échos*¹⁸, de ne pas s'intéresser aux mots car, prévient-il, « les économistes ne considèrent pas en général le comportement verbal comme une source de données valides ». Les mots ne sont pas un matériau scientifique, ils ne sauraient donc être pris en compte par l'économiste mathématicien. Certes, face à cet économisme qui le rend absent des débats sur le sujet, des contestations existent, logées dans les recoins oubliés de l'économie académique. Ainsi, au début des années 2000, elles conduisirent

et objet au plan économique. Cela pourrait faire l'objet d'un questionnement spécifique, si l'analyste consentait à prendre en compte les avancées de l'économiste, et si l'économiste acceptait d'entendre des questions posées à partir d'un autre champ que le sien. » Dix années n'ont pas été de trop pour saisir les questions que la psychanalyse à travers notamment l'écriture du discours du capitaliste adresse à l'économiste. En retour, elles nous ont amené à des avancées dont cet ouvrage se fait l'écho.

18. *Les Échos* du 4 octobre 2004.

les étudiants de l'École normale de Paris à remettre en cause publiquement l'enseignement d'une économie entièrement mathématisée, devenant vite indigeste pour qui veut comprendre les réalités économiques du monde contemporain. Un semblant de réponse leur fut donné avec le rapport Fitoussi, commandé par le ministre de l'Éducation nationale J. Lang, qui déboucha, comme ce genre de rapport en a le secret, sur un enterrement de première classe. La mini-révolte des étudiants termina au fond d'un tiroir. Évidemment, la question n'est pas de tourner le dos aux chiffres par lesquels s'expriment les maux de l'économie : un chômage à trois millions si on compte bien, une inflation hier à deux chiffres, un déficit budgétaire en milliards d'euros... La question est de tourner le dos aux mots pour ne plus voir dans les chiffres qu'une réalité quasi physique et non plus symbolique. Mais comment, pour l'économiste, retrouver le chemin des mots alors que son savoir les laisse désormais à la porte ? À l'écoute de la psychanalyse, nouant avec elle un dialogue, cet ouvrage trace le chemin d'une réponse. Pour cela, il emprunte et mêle deux voies.

La première est celle d'un retour sur les mots de l'enfance de l'économiste, au moment de l'émergence de sa science au XVIII^e siècle. Ce retour m'a notamment conduit peu à peu à placer mon enseignement de la microéconomie à l'université Paris-Est sous l'héritage de l'économie politique de A.-R. Turgot. Il m'a également conduit à formuler une conjecture dont les deux premiers chapitres de l'ouvrage s'attachent à montrer la consistance et à préciser les termes. Cette conjecture avance que, dans le dernier tiers du XX^e siècle, le libre marché en France est passé dans les faits. La seconde voie, enchevêtrée avec la première, passe par un travail avec les outils de la psychanalyse lacanienne. Trois outils ont été plus particulièrement présents sur ma table de travail : la tresse du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire utilisée par Lacan pour aborder le langage et la parole, le tableau de la sexualité rendant compte des deux modalités

sexuées de l'organisation de l'être parlant, les écritures des quatre plus un discours traçant le passage du maître antique au maître moderne, le capitaliste. Le dialogue avec ces outils dans le sillage du retour sur l'enfance de l'économiste ouvre sur une nouvelle lecture des marchés qui repère dans les faits hexagonaux, quoique de manière inextricablement mêlée, deux logiques symboliques antagoniques à l'œuvre en ce début de XXI^e siècle : celle du libre marché du travail et celle du libre marché des capitaux. Chacune ne dessine pas le même avenir pour l'homme comme sujet de parole. Mais avant de nous lancer dans cette nouvelle lecture des marchés à même de sortir de la grande confusion actuelle à leur sujet, il convient de préciser davantage l'échafaudage intellectuel qui la soutient en revenant sur notre itinéraire à deux voies d'un économiste en psychanalyse.

RETOUR SUR L'ENFANCE DE L'ÉCONOMISTE

Le chemin proposé commence ici par un retour sur l'enfance de l'économiste dont les mots qui l'ont façonnée au XVIII^e siècle ont été ceux du mythe, d'une part, et ceux des institutions ou des lois, d'autre part. Outre qu'il rappellera l'itinéraire emprunté en analyse, ce retour est au cœur de mon enseignement de la microéconomie aux étudiants de première année à l'université, dont l'enjeu est d'explicitier le sens de ses écritures mathématiques par la considération de ses fondements aussi bien historiques que conceptuels¹⁹. En tant qu'elle constitue la grammaire qui fait du libre marché un lien social, la microéconomie offre un point de contact avec les modélisations de Lacan. Ce lien social, en deçà de sa formalisation mathématique actuelle, n'est pas universel, il est au contraire situé historiquement. Pour aller vite, d'ori-

19. H. Defalvard, *Les fondements de la microéconomie. Une approche culturelle de la concurrence parfaite*, De Boeck, 2007.

gine anglo-saxonne, A.-R. Turgot en opéra une adaptation pour la France. L'historien F. Furet ne s'y est d'ailleurs pas trompé en plaçant Turgot au départ de la Révolution française²⁰. Nous retiendrons de cette œuvre qu'elle contient les fondements du libre marché comme société en réunissant trois matériaux dont l'articulation opère le montage symbolique de toute société, en l'occurrence de la société de marché. Premièrement, elle contient une formulation du mythe fondateur qui dispose la cause première de la société de marché, à savoir l'Individu, à partir de laquelle se déploie son principe de raison et les sources de la légitimité de ses institutions. Deuxièmement, elle inaugure pour la France ses premières institutions en tant que société de marché par la suppression du système des corporations auquel est substitué le libre marché du travail. Troisièmement, enfin, on trouve dans ses cartons les deux rituels démocratiques dont la pratique généralisée fera passer la société de marché dans les têtes : le rituel éducatif et le rituel électif. Commençons donc par écouter un peu plus longuement les mots de l'enfance de l'économiste pour voir comment avec eux s'opère plus précisément le montage symbolique de la société de marché.

Dans un article inachevé de 1769, « Valeurs et monnaies », A.-R. Turgot développe les pièces du nouveau mythe fondant la société de marché dans lequel l'individu isolé sur son île, auquel se réfère le propos de Lacan cité en exergue de cet ouvrage, procède au « premier commerce » où en échange de l'offre de son travail il obtient les biens qu'il demande. Cet échange originel contient le secret de la valeur en faisant de l'homme des droits naturels son seul support avec, d'un côté, ses goûts librement exprimés et, de l'autre côté, le coût de son travail librement affecté. Cette robinsonnade souvent moquée, reprise par Marx qui n'en retint toutefois que le volet coût de production, déploie le

20. F. Furet, *La Révolution (1770-1880)*, Paris, Hachette, 1991.

Texte fondateur au sens de Legendre²¹ des sociétés dites de marché en mettant en scène sa cause première. En effet, avec elle, l'homme isolé devient une économie de marché à lui tout seul, découvrant la nature privée de la raison économique en dehors de toute dimension sociale et politique. Ce texte revêt bien les deux caractéristiques majeures de tout mythe : il dit l'origine de la société de marché et il résout la contradiction dont elle est porteuse. Pour la société de libre marché, sa contradiction intervient entre le travail comme coût du point de vue du consommateur et le travail comme source de la richesse du point de vue du producteur. L'échange naturel auquel se livre Robinson sur son île donne à ce conflit les traits d'un conflit intérieur. Robinson le résout par un calcul faisant un compromis entre le coût de son travail et la satisfaction tirée des richesses qu'il crée. Au XIX^e siècle, le capitalisme donnera à ce conflit les traits d'un conflit de classes aux résolutions multiples selon les pays. On peut d'ailleurs trouver dans le contexte historique du XIX^e siècle les raisons de l'erreur classique que commet Marx lorsqu'en bon économiste il rend visite à Robinson au début du *Capital*. Alors qu'il commence par mentionner l'utilité des biens qui oriente leur production sur l'île, il oublie ensuite cette dimension en ne retenant que le travail au fondement de la valeur des biens. Cette erreur de Marx, héritée de l'économie classique anglaise de Ricardo, s'explique assez bien par son contexte historique puisque la mise au travail de l'ouvrier anglais dans la fabrique ne laisse alors guère de place à son expression subjective. L'objectivité du calcul du capitaliste de la City tend à occuper toute la place. Mais revenons en France puisque c'est le lieu de mon enseignement et, plus particulièrement, à l'œuvre de A.-R. Turgot.

Du premier commerce où l'homme est la mesure de

21. *Op. cit.*

toutes les valeurs, A.-R. Turgot en déduit l'organisation sociale susceptible de s'y conformer. La libre concurrence, parce qu'elle défait idéalement chacun de tout pouvoir de marché sur autrui, aboutit à des prix égalisant l'offre et la demande où chacun obtient ce qui lui revient naturellement, c'est-à-dire en fonction de ses goûts subjectifs et de ses capacités productives personnelles, comme s'il vivait toujours sur une île. La concurrence libre et non faussée à laquelle se référerait feu le Traité constitutionnel européen dans son article I.3, alinéa 2, trouve là sa justification comme l'idéal d'une société au service de l'Individu du mythe. Cette thèse de A.-R. Turgot, qui désigne le prix du libre marché comme l'opérateur d'une société qui laisse chacun quitte de tous les autres, sera démontrée plus tard à l'encre mythologique moderne, c'est-à-dire mathématiquement. La démonstration que l'équilibre de la libre concurrence existe, d'une part, et qu'il constitue, d'autre part, un optimum social fera en effet l'objet des deux théorèmes de l'économie du bien-être. Mais la force de cette démonstration mathématique n'est rien sans la croyance qui fixe son point de départ, sans la foi en l'Individu dont la majuscule indique, en reprenant L. Dumont²², qu'il ne s'agit pas d'un être empirique mais d'un être défini par des valeurs non réductibles à des quantités.

Appelé au gouvernement du jeune Louis XVI en 1774, A.-R. Turgot devient selon la formule de J. Habermas le premier député de « l'opinion publique²³ ». Nommé contrôleur général des finances, A.-R. Turgot bénéficie d'une position privilégiée pour faire passer dans les lois et les institutions la société de marché que le mythe du « premier commerce » a fondée sur le plan de l'imaginaire social. Du rétablissement de la liberté du commerce des grains le 13 septembre 1774 aux six projets d'édits de mars 1776 portant suppres-

22. L. Dumont, *Homo aequalis*, Paris, Gallimard, 1982.

23. J. Habermas, *L'espace public*, Paris, Payot, 1978 (trad. de l'allemand, 1^{re} édition 1962).

sion de la corvée, de la police des grains à Paris, des jurandes et communautés de métiers, c'est un programme révolutionnaire que met en œuvre Turgot durant son court passage au pouvoir. Court, en effet, puisque Louis XVI le démit rapidement de ses fonctions devant les résistances suscitées par cette *tabula rasa* qui ne disait pas son nom. Comme nous le savons, il faudra la Révolution française, de la nuit du 4 août 1789 aux lois d'Allarde et Le Chapelier de 1791 pour supprimer définitivement les institutions de l'Ancien Régime, tout au moins dans l'ordre de la loi. Dans notre perspective, nous voulons surtout souligner que les réformes libérales de A.-R. Turgot visant à instituer en France une société de libre marché associent bien ses deux volets : le libre marché des biens et le libre marché du travail. Elles autorisent chacun par sa libre activité à poursuivre les fins qui lui sont personnelles à travers néanmoins la tension entre la réalisation d'un travail pour autrui (en tant que salarié ou travailleur indépendant) et un travail pour soi. Elles font aussi le pari que chacun dispose de la raison suffisante pour mener une vie autonome, pour individualiser les fins de son agir, contrairement à la noblesse qui au Parlement adresse ses *remontrances* à l'édit de Turgot, convainquant le roi d'en faire un édit mort-né : « Chaque fabricant, chaque artiste, chaque ouvrier se regardera comme un être isolé, dépendant de lui seul et libre de donner dans tous les écarts d'une imagination souvent déréglée, toute subordination sera détruite²⁴. » Pour la noblesse, pas d'alternative possible au lien de subordination entre maîtres et valets, qui reposerait sur la possibilité de s'autoriser de soi-même. Si A.-R. Turgot s'inscrit en faux contre cette vision traditionnelle de la vie sociale, il sait néanmoins que la société du libre marché requiert une production sociale du sujet du libre marché qui passe notamment par l'organisa-

24. Cité d'après W.H. Sewell, *Gens de métier et révolution, le langage du travail de l'Ancien Régime à 1848*, Aubier, 1983.